

litaires, il laissait ses condisciples bien loin derrière lui, tant par la pureté et la concision ferme de son style que par les idées hardies dont il savait à propos se servir quand il fallait de l'énergie."

Entré en 1821 comme sous-lieutenant au 29^e de ligne, qui tenait garnison à Belfort et à Neuf-Brisach, il prit quelque part au complot militaire connu sous le nom de conspiration de Belfort ; cependant il fut assez heureux pour que sa complicité échappât aux recherches de la police.

Se trouvant avec son régiment à Marseille, il écrivit, pour son début dans la carrière du journalisme, une lettre aux Cortès espagnoles, qui lui valut de la part du général de Damas, commandant de sa division une admonition paternelle, et qui contribua sans doute à le faire laisser au dépôt au moment de l'expédition.

Nous avons vu plus haut comment il se dédommagea de l'inaction qu'on lui imposait, et comment sa campagne de Catalogne le conduisit devant des conseils de guerre.

Après son dernier acquittement et sa sortie de la prison de Toulouse, il vint, en septembre 1824, à Paris, où il se trouva sans ressources, sans état, en butte aux mécontentements de sa famille, et, pressé par elle de se faire une profession en échange de celle qu'il avait perdue. Il songea d'abord à étudier en droit pour devenir avocat, mais il étoit entré à Saint-Cyr avant d'avoir fait sa philosophie, et il n'avait point le diplôme de bachelier nécessaire pour prendre ses inscriptions. Bien qu'il eût durant sa vie de garnison et son long séjour dans les prisons de Perpignan et de Toulouse, beaucoup lu et beaucoup écrit pour son instruction particulière, il ne lui vint pas d'abord l'idée de tenter la carrière littéraire ; les conseils de sa famille le portaient à se livrer au commerce.

M. Isambert qui avait été son défenseur dans ses recours en cassation, lui donna des lettres de recommandation pour M. Gévaudan et M. Laffite ; il fut question de le placer dans une maison de banque, mais ces différentes démarches n'aboutirent à rien, et déjà le jeune Carrel commençait à s'apercevoir qu'il étoit plus difficile de gagner du pain à Paris que de guerroyer en Catalogne, lorsqu'un de ses amis, M. Arnold Scheffer, le proposa comme secrétaire à M. Augustin Thierry, qui achevait alors son *Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands*, et dont la vue déjà fort affaiblie réclamait le concours des yeux d'un collaborateur intelligent et actif.

L'illustre historien offrit au jeune officier l'équivalent de son traitement ; et, pour éloigner toute idée de subalternité qui eût été pénible à une âme aussi fière, il lui présenta sa tâche comme celle d'un homme appelé à l'aider dans ses recherches historiques, en ajoutant : " Ce travail sera peu amusant, mais il y aura peut-être quelque instruction à en retirer ; " une position offerte avec tant de délicatesse fut acceptée avec empressement et bonheur.

" Le travail de Carrel, installé auprès de M. Thierry, consistait, dit M. Nisard, à faire des recherches, à débrouiller, à mettre en ordre des notes, à corriger les épreuves de l'*Histoire de la Conquête*. Ces travaux et d'autres du même genre ne sont stériles et subalternes qu'entre des mains malhabiles ; un homme distingué y trouve de quoi déployer sa sagacité et exercer son goût. Carrel y montra dès l'abord assez de qualités solides pour qu'en très-peu de temps la ligne de démarcation s'effaçât par degrés entre le secrétaire et l'écrivain déjà consommé. M. Thierry, avec cette force modeste qui le distingue, aime à reconnaître tout ce que dut son dernier volume de l'*Histoire de la Conquête* à la collaboration de Carrel. Six mois se passèrent ainsi ; Carrel n'avait pas encore pris la plume pour son compte ;

un libraire étant venu demander à M. Thierry un résumé de l'*Histoire d'Ecosse*, celui-ci, qui suffisait à peine à ses immenses travaux engagea Carrel à s'en charger. Carrel se mit au travail, et fit, avec les idées de l'*Histoire de la Conquête*, un court et substantiel résumé auquel M. Thierry dut, pour les convenances du libraire, mettre une introduction de sa main. L'ouvrage eut assez de succès pour que Carrel refusât désormais tout traitement. M. Thierry n'y consentit pas d'abord ; mais Carrel insistant, il fut convenu qu'il recevrait le traitement durant trois mois encore, après quoi il serait libre. Dans l'intervalle la mère de Carrel avait fait un voyage à Paris. Les lettres de M. Thierry ne l'avaient pas rassurée. Cette modeste existence d'homme de lettres paraissait la flatter médiocrement.

Elle avait besoin que M. Thierry lui renouvelât ses premières assurances, et se portât en quelque sorte garant de l'aptitude littéraire et de l'avenir de son fils ; dans deux dîners qu'elle offrit à M. Thierry elle l'interpella vivement sur ce sujet. " Vous croyez donc, monsieur, que mon fils réussira et qu'il se fera une carrière ? — Je réponds de lui comme de moi-même, dit M. Thierry ; j'ai quelque expérience des vocations littéraires ; votre fils a toutes les qualités qui font le succès aujourd'hui... " Le jeune homme écoutait sans rien dire, respectueux, soumis, et, à ce que raconte M. Thierry, presque craintif devant sa mère, dont la fermeté d'esprit et la décision avaient sur lui beaucoup d'empire. Carrel ne fléchissait que devant ses propres qualités ; car ce qu'il respectait dans sa mère n'étoit autre chose que ce qui devait plus tard le faire respecter lui-même comme homme public."

Cependant, le succès promis à Carrel dans la carrière littéraire tardait à venir ; après avoir quitté M. Thierry il publia par ses conseils un nouveau *Résumé de l'Histoire de la Grèce moderne*. Le produit assez médiocre de ces deux premiers ouvrages avait permis à Carrel de jouir pendant quelques jours de l'indépendance ; mais sa bourse fut bientôt à sec ; il fallut essayer de vivre de cette vie précaire du littérateur en sous-ordre, colportant ça et là dans les journaux et les revues des articles tantôt refusés, tantôt oubliés dans les cartons. Cette existence si triste, et qui eût été insupportable pour Carrel, s'il n'eût eu, dans sa susceptibilité de soldat, un moyen toujours prêt de se garantir de l'insolence ou du dédain des heureux, dura plusieurs mois, et sa gêne devint bientôt si extrême qu'il dut songer de nouveau au commerce-

" Il choisit, dit M. Nisard, celui des livres, comme s'éloignant le moins de ses habitudes littéraires. Une demande de fonds fut faite à sa famille, qui lui envoya de quoi monter en société avec un ami, une modeste librairie qui n'eut le temps de ruiner personne. La mise de fond seulement y périt, au moins ce qui n'en fut pas employé à faire vivre Carrel pendant quelques mois. C'est dans l'arrière-boutique de cette librairie, sur un comptoir (1) auquel étoit attaché un gros chien de Terre-Neuve, que Carrel, tantôt plongé dans les recueils politiques anglais, tantôt caressant son chien favori, médita et écrivit l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Ce livre parut en février 1827."

Dans cet ouvrage, le premier qu'il ait écrit par goût plutôt que sur commande de libraire, Carrel mit assez de lui-même pour qu'en le lisant on puisse se faire une idée de l'état de son esprit, alors qu'il l'écrivait. Il me semble que M. Nisard se donne beau-

(1) Ce comptoir, qui est tout simplement une table grossière, a été acheté par M. de Chateaubriand lors de la vente du mobilier de Carrel.—(Note de l'auteur.)